Document generated on 04/25/2024 4:22 p.m.

Québec français

Mémoires affectives. Flashes mnésiques

Chantale Gingras

Number 136, Winter 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/55529ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gingras, C. (2005). Review of [*Mémoires affectives*. Flashes mnésiques]. *Québec français*, (136), 95–96.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Je voudrais perdre la mémoire
pour ne plus changer de trottoir
quand je croise mes souvenirs.

Georges Moustaki, extrait
de la chanson « La mémoire »

Flashes mnésiques

MÉMOIRES AFFECTIVES
DE FRANCIS LECLERC

> > > CHANTALE GINGRAS

Après nous avoir offert le très sobre et touchant *Une jeune fille à la fenêtre* en 2001, Francis Leclerc nous revient avec *Mémoires affectives*[1], un drame psychologique intrigant qui se construit pièce par pièce, comme un casse-tête fascinant. Agréablement complexe, le film de Leclerc soulève plusieurs questions et se joue parfois de nous en nous entraînant sur de fausses pistes. Cet excellent film nous porte comme le ferait un courant un brin tumultueux : on s'y étourdit quelque peu, on prend quelques bouillons, mais la descente nous laisse ravis !

Mémoires affectives raconte l'histoire d'un homme qui doit recoller tous les morceaux de sa vie. Quand on le débranche finalement de la machine qui le tenait en vie depuis près d'un an, Alexis Tourneur, 41 ans, émerge soudainement de son profond coma. Contre toute attente, il revient à la vie et recouvre lentement la parole. Par contre, ses souvenirs, eux, restent plongés dans une sorte de coma. Il a tout oublié de lui : son nom, sa profession, son enfance, ses habitudes, ses qualités, ses travers. Il a surtout tout oublié des autres. Il ne se souvient plus de ceux qui partageaient son quotidien : ni de sa femme Michelle (interprétée par Nathalie Coupal), ni de sa fille Sylvaine (Karine Lagueux), ni même de son associé et ami Patrick (Benoît Gouin). De son passé, il ne conserve que de vieilles photographies, sur lesquelles il croit reconnaître son père.

Au fil de l'enquête policière visant à élucider les circonstances de son accident, Alexis (interprété avec mesure et brio par Roy Dupuis) en vient à mener sa propre enquête. De l'accident, il ne conserve aucun souvenir, sinon ces images fuyantes, morcelées, qui paraissent tirées d'un rêve. Il se voit penché sur un chevreuil blessé, sur le bord de la route couverte de neige, tenant à la main une seringue qui viendrait abréger les souffrances de l'animal. Il voit très distinctement l'œil effrayé du chevreuil, son corps ensanglanté, le reste de chaleur qui s'échappe encore de ses naseaux, la neige qui tourbillonne tout autour. La détective Pauline Maksoud (interprétée par Rosa Zacharie) lui apprendra que c'est à ce moment qu'il a lui-même été happé par un chauffard.

En quête de mémoire

je ne puis pas mettre mes pieds dans ces pas-là et dire voilà c'est moi[2]

À peine sorti de l'hôpital, Alexis doit réintégrer sa vie, reprendre sa place auprès de ses proches qui ne sont plus pour lui que des inconnus. Il doit tenter de renouer les liens, de rattraper le temps perdu, de reprendre le dialogue là où il s'était interrompu. Mais comme il ne sait plus rien de lui-même, il dépend entièrement des autres. Il tend l'oreille et laisse les gens qui gravitent autour de lui définir sa propre identité, raconter son histoire. N'ayant plus aucun repère, il se laisse porter par la vague, à la fois confiant et méfiant, attentif à son instinct. Le jeu de Roy Dupuis illustre d'ailleurs admirablement bien la profonde solitude de ce personnage complètement dépossédé qui doit entrer un peu malgré lui en relation avec les autres pour tenter de se découvrir à travers leur regard. Mais cet homme qu'ils définissent, est-ce bien lui ? Est-ce que tout souvenir n'est pas qu'affaire de perception ? Que retient-on de ses contacts avec l'autre ? Quelle vision projette-t-on dans l'autre ? Tout se complique encore quand Alexis remarque les soudaines volte-face dans les témoignages de son entourage. Le brouillard qui l'entoure s'épaissit alors davantage, et Alexis se demande s'il n'est pas victime d'hallucinations, si son esprit ne lui joue pas de tours... ou s'il n'est pas une marionnette que l'on manipule. Ce n'est qu'auprès des étrangers, de ceux qui n'ont pas connu l'« homme d'avant » – le docteur Ba Khobio, la détective Maksoud – qu'Alexis se sent vraiment à l'aise. Sa soudaine renaissance l'amènera à confronter plusieurs choses : l'homme qu'il était, l'équilibre précaire de son mariage, et ce passé mystérieux, qui ne surgit que par bribes, comme autant de flashes inintelligibles.

Ma vie en cinémascope

Ce n'est que par l'image qu'Alexis accède parfois à des fragments de ses propres souvenirs. Sur l'écran de son esprit, sa mémoire projette des images furtives, décontextualisées, où il se voit, souriant, les bras tendus ; d'autres où il aperçoit le collègue de sa femme, allongé près de lui sur le lit ; d'autres encore, plus anciennes, où il voit deux jeunes garçons qui accompagnent leur père dans les bois, où il voit aussi le plus jeune s'enfoncer sous l'eau en se débattant... Alexis ne sait trop si ces films au montage capricieux sont réels ou s'ils ne sont que des morceaux de rêve. Mais il enregistre tout et s'exhorte à la patience, même s'il a l'étrange impression que le temps lui manque...

Les souvenirs que lui livre son entourage semblent eux aussi avoir été soumis à un étrange montage, où certaines scènes sont soudainement coupées, où la trame narrative bifurque sans crier gare. Dans les récits que lui font ses proches, les pièces ne concordent pas toutes. Et, surtout, ses interlocuteurs finissent par changer brusquement d'attitude envers lui et deviennent méconnaissables, au point où Alexis ressort complètement déboussolé de ces étranges

rencontres. Par exemple, quand Alexis souhaite retourner dans sa maison ancestrale de La Malbaie pour collaborer à l'enquête sur le délit de fuite, mais aussi pour se retrouver un peu seul et faire le point sur ses souvenirs, sa fille Sylvaine offre de l'y conduire. Pendant une heure et demie, entre Québec et La Malbaie, elle dévoile certaines facettes du père qu'il a été : plutôt absent, alcoolique et secret, mais en même temps généreux, qui savait faire naître l'admiration chez sa fille à travers entre autres son travail de vétérinaire, faisant figure de héros aux yeux d'une petite fille encore soumise à la puissance du complexe d'Œdipe. Pendant quelques secondes, Alexis sera traversé par une réelle chaleur en entendant sa fille lui dire qu'il a malgré tout été le meilleur des pères.

Cependant, pendant l'interrogatoire qui a lieu dans le bureau de la détective Maksoud, Sylvaine se montre soudainement plus distante avec lui, et son ton prend un accent de colère à peine contenue. Quand elle le reconduit à la maison de campagne, Sylvaine se terre dans un profond silence et Alexis s'en étonne. Il lui demande à quoi est dû ce soudain refroidissement et elle lui lance sa haine à la figure tout en le sommant de descendre de sa voiture. Interloqué, Alexis descend et s'éloigne à contrecœur. Il accuse une surprise semblable alors qu'il est attablé en face d'une bière avec son ami et associé Patrick. Ce dernier, après avoir évoqué non sans émotions l'enfance en dents de scie d'Alexis, où il allait de famille d'accueil en famille d'accueil, époque tourmentée durant laquelle ils se sont connus, se rétracte soudain et affirme, d'un ton beaucoup plus neutre, qu'Alexis et lui se sont en fait connus à l'université. Même changement de ton auprès de son ex-femme qui, après lui avoir dit qu'elle l'aime depuis toujours, glisse en un quart de seconde dans la banalité et lui indique où sont les couvertures pour la nuit. Complètement dérouté, Alexis se confie à son médecin : il croit être victime d'hallucinations. C'est au cours d'une séance d'hypnose que la vérité apparaît, vérité à laquelle Alexis aura du mal à croire, mais qui est pourtant la seule explication possible à ce qui lui arrive.

Alexis mnémonique

C'est à ce moment que le film de Leclerc glisse subtilement dans le fantastique et que la lanterne du spectateur s'éclaire. Le casse-tête prend soudainement forme. Alexis n'est pas victime de manipulation : c'est plutôt lui qui est une sorte de prédateur, un voleur de conscience. Privé de mémoire, l'esprit d'Alexis agit comme un capteur de souvenirs auprès de ceux qui l'ont connu. Ces souvenirs qu'on lui offre comme des confidences, l'esprit d'Alexis les dérobe et les emprisonne, laissant l'interlocuteur partiellement amnésique. Voilà pourquoi son ex-femme, après lui avoir raconté sa liaison avec son collègue de bureau et leurs projets de mariage, ne traite plus son fiancé que comme un simple collègue quand elle le croise à la sortie de l'hôpital. Voilà pourquoi elle a tout oublié de ses problèmes conjugaux avec Alexis, puisqu'elle s'en était ouverte à lui. Même chose pour Sylvaine et Patrick, à qui l'esprit d'Alexis a dérobé la meilleure part de leurs souvenirs de lui, leurs souvenirs affectifs, ne laissant que l'amertume, dans le cas de Sylvaine, ou une tiède sympathie chez Patrick.

Plus étranges encore sont ces souvenirs qu'Alexis a soutirés au chevreuil qu'il a voulu secourir : quand, sous hypnose, il raconte le moment où il s'est fait renverser par une voiture, quand il évoque le froid qui a alors parcouru son corps et la chaleur contrastante de son propre sang qui s'écoulait, ce sont en fait les souvenirs du chevreuil qu'il livre. Le montage du film souligne d'ailleurs efficacement ce changement de focalisation par la présence d'un plan rapproché qui passe de la pupille dilatée du chevreuil à celle d'Alexis. On comprend aussi pourquoi Alexis a si fortement l'impression de connaître chaque arbre dans cette clairière enneigée où il retourne des mois après l'accident : il se trouve en fait au milieu du ravage du chevreuil... Et les phrases en montagnais que prononce Alexis durant la séance d'hypnose et qui reviennent tout au long du film comme un leitmotiv montrent bien la force de l'esprit captatif d'Alexis puisqu'il a dérobé aussi l'âme du chasseur montagnais. Il y a enfin ces nombreuses prises de vue subjectives qui parsèment le récit, dans lesquelles Alexis se voit lui-même à travers le regard des autres ou perçoit des images énigmatiques tirées des souvenirs d'autrui.

On observe donc un dérèglement de la mémoire chez Alexis, probablement latent chez lui depuis qu'il a dû avaler un terrible souvenir, mais qui s'est exacerbé durant son coma. Ce n'est qu'en rencontrant son frère, qu'il a tenté toute sa vie d'oublier, qu'Alexis replongera dans ses souvenirs les plus refoulés et qu'il mettra au jour son plus troublant secret...

L'éclat hivernal

Le film de Leclerc présente de réelles qualités, qui tiennent entre autres à cette intrigue complexe et savoureusement atypique, au jeu tout en nuances des comédiens, mais aussi à cette splendide toile de fond hivernale qui sert admirablement bien le propos. Steve Asselin, le directeur photo, a su capter la poésie de l'hiver charlevoisien, à la fois immense et immobile. L'œil est ravi par toute cette blancheur qui rend encore plus irréel le retour à la vie d'Alexandre Tourneur, encore plus omniprésents tous ces blancs de mémoire qui le tourmentent. C'est un contraste vraiment très intéressant que ce lent dégel de la mémoire au milieu de tout ce froid.

La photographie d'Asselin agence aussi de façon très habile et subtile les tons froids de bleu, de brun, de gris et de noir, qui soulignent bien l'univers dépouillé dans lequel évolue Alexis, et qui confèrent au film une esthétique très «masculine», présentant une texture tantôt un peu brute, râpeuse, tantôt très lisse. Les décors sont également très sobres, très *design*, que l'on parle du bureau de la détective, tout en noir, presque aseptisé, avec pour seule clarté la lumière naturelle qui perce la fenêtre, ou que l'on considère celui du médecin, immense, tout noir également, plongé dans la pénombre. L'intérieur de la maison d'Alexis à La Malbaie est également très sombre, les murs de bois brun foncé étant à l'honneur, contrastant avec les lignes claires du crépi. Le cinéphile attentif aux effets de design pourra par ailleurs noter l'intéressant jeu de lignes observable tout au long du film, qui donne encore plus de dimension aux prises de vue (les lignes horizontales du fleuve, des routes et des surfaces planes, conjuguées aux lignes verticales formées par les clochers de l'église Saint-Roch et les silhouettes de Michelle et Sylvaine, qui se tiennent devant Alexis, notamment). On remarquera aussi que partout, dans chaque décor, les murs sont complètement nus ; il n'y a que cette mosaïque, qu'Alexis construit avec les photographies qu'il a retrouvées et les bribes d'information qu'il a su tirer, qui remplira tout un mur. L'amnésique reconstitue ainsi sa propre ligne du temps qui lui servira, comme le fil d'Ariane, à retrouver le chemin de la mémoire.

Le film de Leclerc est donc un film à voir parce que son propos nous entraîne dans une toile habilement tissée et parce qu'on prend plaisir à s'y égarer. Il nous entraîne habilement dans les rouages de la mémoire, fait appel à notre intelligence autant qu'à notre sensibilité. Au sortir de la projection, on a presque envie de dire merci.

Notes

1 **Scénario de Francis Leclerc et Marcel Beaulieu. Montage : Glenn Berman. Directeur photo : Steve Asselin. Musique originale : Pierre Duchesne. Avec Roy Dupuis, Rosa Zacharie, Nathalie Coupal, Karine Lagueux, Benoît Gouin, Maka Kotto et Guy Thauvette.**

2 **Vers tirés du poème «Je marche à côté d'une joie» de Saint-Denys-Garneau (*Regards et jeux dans l'espace*, 1937).**

Merci au cinéma Le Clap pour sa précieuse collaboration.